

LES
NON
MES
DÉN
TURÉS

NANCY
KRESS

LES HOMMES DÉNATURÉS

(EXTRAIT)

Collection sous la direction de Jérôme Vincent
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Marc Chambon

© **Éditions ActusF**, collection Perles d'épice, octobre 2018
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-36629-911-3 // EAN : 9782366299113

1.

Shana Walders

Lorsque le camion nous débarque sur le lieu de largage, le parking d'une vieille église, le train brûle déjà depuis deux jours. C'est un de ces nouveaux machins coréens à lévitation magnétique – un maglev, comme on les appelle – qui ne sont pas censés dérailler, quoi qu'il arrive, et le voilà qui brûle dans une banlieue de Washington, D.C comme une vieille merde. Il transporte des espèces de barils de pétrole ; quelqu'un dit qu'il peut brûler comme ça pendant une semaine si les scientifiques ne trouvent pas une solution. Ce qui, à mon avis, n'est pas pour tout de suite, puisque la zone a été évacuée et isolée par un cordon électronique fluorescent lorsque nous sautons du camion à plus d'un kilomètre de l'épave. D'autres camions emmènent des civils, dont certains sont en larmes.

« Vous venez d'entrer dans une zone placée sous périmètre électronique par l'Armée des États-Unis, répète en boucle le haut-parleur du camion. Sauf autorisation, veuillez faire immédiatement demi-tour et quitter ce secteur. Vous venez d'entrer dans une zone... » Ma sergente plonge la main dans la cabine pour éteindre le message, puis elle part faire son

rapport à un sergent de l'armée régulière. Je me penche vers un soldat et lui demande : « Oh ! C'est quoi le ramdam ? »

Il me retourne un regard qui semble vouloir dire : *On te laisse porter cet uniforme ? Tu ne fais même pas partie de l'armée, connasse.* Je laisse pisser et répète ma question : « C'est quoi le ramdam ? » Cette fois, je lui adresse un sourire plein de sous-entendus auquel il ne peut résister. Pas un mec n'y résiste. Je suis une gosse ravissante.

« On ramène les évacués chez eux, deux par deux. Pour qu'ils récupèrent leurs animaux de compagnie.

— Leurs animaux de compagnie ?

— Exact, ma belle. L'armée n'est faite que de cœurs d'or. » Il éclate de rire, mais la blague m'échappe. Les soldats de métier en ont un tas de cette eau, pour que nous autres bleus restions à notre place. Ça me laisse froide. On y va.

« Ça te fait monter l'adrénaline, hein ? dit le soldat. T'as tes petits nénéés qui bandent ? » Ils ne sont pas censés nous parler comme ça – nous sommes de fragiles jeunes gens qui accomplissons l'année de service national due à notre pays – mais je m'en moque. Les soldats, j'en fais mon affaire. Et mes nénéés sont tout sauf petits.

Je m'esclaffe. Le soldat s'approche, l'œil pétillant. Il n'est pas si vieux que ça, pas mal finalement, mais je n'ai pas la tête à ça. Il faut qu'on y aille.

« Shana, me lance ma sergente, viens par ici. Toi et Joe, distribuez les tenues aux civils, et aidez-les à les enfiler. Envoyez-les par-là deux par deux.

— Reçu. Vous n'allez quand même pas me laisser plantée là ? » lui dis-je.

Elle lâche un soupir. On nous mène d'une main de velours durant le service national, rien à voir avec le gant de fer qui a

cours dans l'armée traditionnelle. Après tout, nous les gosses, sommes une manne pour eux. Nous sommes de moins en moins nombreux au fil des ans, avec cette crise de la fertilité. Ça me convient. Je décoche un sourire à ma sergente. Celui-auquel-on-ne-résiste-pas.

« Okay, c'est bon, tu peux y aller, dit-elle. Mais d'abord aides-en quelques-uns à enfiler leur tenue. Exécution. »

Je m'exécute, hurlant à Joe de m'amener deux civils tandis que je sors deux tenues protectrices du camion de ravitaillement. Les civils sont vieux, forcément, mais ce ne sont pas franchement des vieillards séniles ; ils n'ont pas plus de cinquante ans. Ils enfilent leurs tenues sans difficulté. La femme, cependant, ne veut pas mettre son casque. Beaucoup de gens réagissent ainsi, ils ont peur de sentir leur crâne emprisonné. Même chez les appelés, on trouve ça. Elle est là, ses cheveux gris au vent – je me demande bien pourquoi elle ne se les teint pas, c'est en tout cas ce que moi je ferais – qui les lui rabat dans les yeux. Des yeux rouges et gonflés.

« C'est pour mon chat, dit-elle, comme pour s'excuser. Widdy. Un diminutif de Kitty-Widdy, même si c'est un peu ridicule. » Elle m'adresse un sourire presque implorant. Pour quelle raison ? Je ne connais pas son chat et j'en ai rien à foutre.

« Madame, s'il vous plaît, mettez votre casque. » Je m'éclate à jouer les petits chefs, même si je n'en suis pas un.

« Lorsque je suis partie faire des courses, Widdy n'avait qu'un tout petit peu d'eau dans son bol, m'explique la femme. Et c'était il y a deux jours !

— Je comprends, madame. Mettez votre casque, s'il vous plaît.

— J'étais sortie faire des courses. Je n'étais même pas chez moi lorsque le train a déraillé !

— Oui, madame. Votre casque, madame.

— Je... n'y arrive pas.

— Alors veuillez enlever votre tenue, madame, pour que quelqu'un d'autre puisse la mettre et aller chercher son animal. » J'invente tout ça au fur et à mesure. Je me régale.

« Je ne... peux pas. Et Widdy ? » Elle jette un regard effaré autour d'elle, cherchant désespérément quelqu'un pour aller sauver son Widdy. Elle n'aura pas le temps de voir quoi que ce soit parce que son casque s'enfoncé brusquement sur sa tête. Je bloque la fermeture. Je la vois pleurer derrière la visière.

J'espère ne jamais avoir peur comme ça.

Je lui indique les membres de l'armée régulière, et elle les rejoint en trotinant. Joe et moi sortons deux tenues du camion et le sergent nous envoie deux autres civils. Cette fois, ce sont bien deux vieilles croûtes, à peine capables d'enfiler leur foutue tenue. Un peu partout sur le parking de l'église, des appelés aident des civils à s'équiper. J'observe attentivement le protocole, histoire de savoir ce que j'aurai à faire quand il faudra y aller. Je ne vais pas laisser ma sergente oublier la promesse qu'elle m'a faite.

Au-dessus du parking, un immense hologramme du gouvernement affiche les sempiternelles foutaises : RESPONSABILITÉS PARTAGÉES : ENSEMBLE NOUS SOMMES FORTS. Des images floues de personnes de tout âge se tiennent par la main en souriant comme des cons. Brusquement, d'épais nuages de fumée noire arrivent dans notre direction, masquant l'hologramme. Je ne mettrai pas mon casque à moins d'y être franchement obligée – je préfère transpirer et me passer de vision numérique –, mais l'espace d'un instant, je n'arrive à voir ni les panneaux, ni les camions, ni les civils, ni les beaux vitraux de la façade de l'église avec ses images bleues et rouges de saints remontant

au déluge. L'odeur est pestilentielle – un mélange d'ordures et de pneus brûlés. Puis le vent tourne et la fumée change de direction.

Je ne pars pas avant l'après-midi. C'est l'armée régulière qui se tape le boulot pendant des heures, à savoir la rotation de pleins camions de civils, sans doute par souci de sécurité pour les appelés. Les jeunes comme nous devons faire un an de service national pour apprendre à nous dévouer sans réserve dans l'intérêt de la collectivité, et ainsi de suite... mais personne ne souhaite qu'il nous arrive quelque chose. Vers midi, comme personne ne s'est fait bousiller et que les huit soldats de métier sont censés faire une pause, on nous laisse prendre la relève. Je me trouve dans le premier groupe.

Je suis en binôme avec un soldat qui, derrière sa visière, semble avoir dans les quarante, cinquante ans, un soldat de métier, un pro. Nous sautons à l'arrière d'un camion avec dix-huit civils, tous vêtus de leurs tenues, tous effrayés, pensant à leurs chats, leurs chiens ou leurs perroquets. Le camion se dirige en grondant vers l'épave en flamme.

Le soldat me met au parfum. « Personne ne doit s'approcher à moins de deux cent cinquante mètres. Personne. Ces gens sont tous prêts à jurer qu'ils habitent plus loin, mais ils peuvent mentir. Tu accompagnes la personne chez elle, ce qui veut dire que tu entres et ressorts avec elle. Ils ont droit à quatre minutes, à toi de compter. Tu prends l'animal et tu sors. Rien d'autre, on ne s'occupe que des animaux. S'ils n'arrivent pas à mettre la main sur leur animal dans les quatre minutes, tu fais dégager quand même. Par la force s'il le faut. Est-ce qu'on a appris aux mômes que vous êtes à utiliser vos armes paralysantes ?

— Oui, chef, dis-je sans relever l'insulte.

— Que les animaux, répète-t-il. Ni argent, ni photos, ni ordinateurs, ni meubles, ni bijoux. Et bordel, ne te fais pas blesser.

— Non, chef. » Je lui lance un grand sourire. Il me dévisage l'espace de quelques secondes, puis se détourne avec une moue écœurée. Je m'en moque. Je suis trop heureuse.

La fumée empire, et bientôt nous distinguons les flammes. Ce convoi est en train de brûler des flammes de l'enfer dont nous parlait le pasteur, quand j'étais à l'école gouvernementale. Un autre cordon fluo, dont le jaune donne à plein, s'étend à mi-hauteur d'homme à deux cent cinquante mètres du maglev. Les maisons situées au-delà sont encore debout, d'accord, mais je ne donne pas cher de leurs chances si un des barils de pétrole vient à sauter. De pétrole... façon de parler. Qu'est-ce qu'il y a dans ces barils, au fait ? Sans doute quelque machin imprononçable qui ne peut intéresser que les tégés.

Nous nous arrêtons à une trentaine de mètres de la limite. Dix-huit civils, trois soldats, trois appelés. Le sergent fait descendre les six premiers civils et les fait courir vers les maisons, chaque civil accompagné d'un soldat ou d'un appelé. Certains des civils arrivent à peine à suivre. Le mien ne gagnera jamais un marathon, mais il avance plutôt vite pour un vieux schnock. Je cours à ses côtés parallèlement au cordon fluo. D'autres binômes se dispersent pour disparaître dans la fumée, ou dans les maisons, sagement alignées de part et d'autre des rues comme il est d'usage dans ce genre de lotissement. J'aperçois un soldat et un civil sortir d'une d'entre elles, immédiatement suivis d'un gros chien qui aboie comme un damné, plein de joie canine.

Nous galopons. Encore et encore. Mais où il habite ce type ? Nous sommes presque au bout de la rangée de maisons.

Au-delà il n'y a que de grands bâtiments gris sans fenêtres, des entrepôts, des usines, ou je ne sais quoi de ce genre. Il ne peut quand même pas y avoir d'animaux là-dedans ?

Brusquement, le civil accélère le pas. L'enfoiré ! Il me distance avant que je puisse sortir mon arme paralysante, que je ne pensais même pas avoir l'occasion d'utiliser. Pas pour aller sauver un putain de chat ! Le vieux schnock me laisse sur place et franchit le cordon électronique. En le suivant, je ressens une brusque douleur dans la poitrine, rien que ma combinaison ne puisse supporter. Nous sommes dans le périmètre dangereux. Lorsqu'il entre dans le bâtiment gris le plus proche, j'ai réduit la distance qui nous sépare, mais pas de beaucoup.

Il bloque la porte derrière lui.

Je perds quelques précieuses secondes à cogner dessus comme une conne de tégé. Puis je fais le tour du bâtiment. Derrière se trouve un quai de chargement, mais il est fermé lui aussi. De même que la sortie de secours. Comment ces gens ont-ils pu trouver le temps de tout fermer comme une jeune vierge effarouchée le ferait de ses cuisses ?

Puis j'aperçois mon type sortir d'une porte annexe. Il ne s'attend visiblement pas à me voir puisqu'il manque de me rentrer dedans. C'est comme ça que j'arrive à bien voir ce qu'il porte dans ses bras.

Je ne dégaine même pas mon arme paralysante. C'est moi qui suis paralysée. J'arrive à peine à bouger.

Jusqu'à ce que je me rende compte de ce qui va se passer. De ce qui *doit* se passer. Le type a déjà disparu dans la fumée – il sait parfaitement où il va, et le temps qu'il lui faut pour y arriver. Moi non. Mais je prends mes jambes à mon cou, et chaque seconde qui m'éloigne du bâtiment sans fenêtre est un

cadeau, une bénédiction, un putain de miracle. Une seconde de plus et je suis vivante.

Le bâtiment explose.

Je plonge derrière un barbecue en briques – je me trouve de nouveau dans la zone maisons – et me faufile dessous. Il est surmonté d'une espèce de toit en métal pour empêcher la pluie de tomber sur le grill, qui est encombré par des plats en terre cuite, des cuillères en bois, et autres merdes qui servent à cuisiner. Les plats en grès se brisent et me tombent dessus, mais à part ça, tout va bien. Je me protège la tête en attendant, et comme prévu, l'explosion du bâtiment atteint le wagon le plus proche, qui explose à son tour.

Poisons. Toxines. Déchets nucléaires ? Que peuvent bien contenir ces barils ?

Je n'en sais rien, et quand bien même, cela ne m'aiderait pas beaucoup. Je hurle à n'en plus pouvoir, jusqu'à ce que je m'en rende compte et m'impose le silence. Le bruit autour de moi à des allures de fin du monde. La fumée noire m'empêche de voir mes propres genoux, bien que je sois accroupie et que mon visage soit collé dessus. Je suis presque certaine de mourir. Si tous les wagons explosent, c'en est fait de moi.

Mais rien de tel ne se produit. Je ne meurs donc pas.

D'après le bruit, un seul wagon a explosé, et j'en étais loin. Je n'arrive pas à me rappeler si j'ai traversé le cordon fluo, si je suis en dehors de la zone dangereuse. Je n'ai pas senti l'effet du champ de force. Je ne ressens d'ailleurs plus rien pendant quelques minutes, sinon la putain de sensation d'être *en vie*. Puis je rampe hors de mon abri, pour me relever, un peu groggy.

Mon casque est passé en vision virtuelle, pour une meilleure résolution. Autour de moi, c'est un décor de film de guerre,

une scène d'action en Amérique du Sud. Des maisons qui brûlent, d'autres détruites. Le bâtiment gris n'existe plus. Il n'y a que des gravats, de la fumée et des bruits qui résonnent à mes oreilles comme s'ils venaient de loin, alors que le vacarme a lieu pratiquement au-dessus de ma tête.

Je titube entre les feux jusqu'à la zone de largage. J'ai quelque peu perdu le sens de l'orientation puisque j'arrive sur le parking de l'église par le côté, entre deux maisons situées sur le flanc est.

Le parking lui-même me paraît irréal.

Des vieux partout, certains encore en tenue, mais sans casque, d'autres habillés normalement, tous couverts de suie, à tel point qu'il est impossible de dire s'ils sont noirs, blancs ou violets. Et des animaux. Un chat mort étendu sur le trottoir, une femme en pleurs penchée sur lui, les larmes suivant les rides de son visage. Un chiot vivant, une patte écrasée, qui continue de remuer la queue comme s'il attendait un cadeau de son maître, alors qu'un autre vieux schnock pleure sur sa misère. Un gros labrador court en rond, aboyant à n'en plus finir. Des chats sifflent au passage du labrador. Des vétos penchés sur des chiens avec leur matériel médical. Un type tient une gamelle de chien vide qu'il contemple d'un air hagard, comme statufié. Les soldats de l'armée régulière essaient de refaire monter les civils à bord des camions. « La zone est dangereuse, monsieur. Remontez dans le camion tout de suite. La bête est morte, laissez là, s'il vous plaît... »

Personne n'écoute. Les équipes vidéo manœuvrent leurs robocams au milieu des cris et des gémissements. De mon côté du parking, un énorme perroquet couvert de suie enfonce ses puissantes griffes dans les épaules d'un type qui n'en continue pas moins de sourire ; l'oiseau répète en boucle : « Accès

autorisé. On y va ! Accès autorisé. On y va ! Accès autorisé... » Et au loin, mais se rapprochant progressivement, les hurlements des sirènes annonçant l'arrivée par la voie des airs d'un renfort de pompiers et de matériel.

Ma sergente m'a repérée. Elle traverse le parking en courant, m'aperçoit entre les bâtiments et s'arrête net. Son visage change du tout au tout, et je comprends ce que j'ai en face de moi. L'expression même du soulagement. Elle m'a crue morte, elle s'est vue responsable de la perte d'une de ses précieuses appelées, et a pensé qu'elle aurait à le payer cher et pendant longtemps. Mais voilà, je suis en vie. Peu importe qu'aucun civil ne se trouve avec moi – il n'a pas dix-neuf ans, et n'est pas une ressource nationale.

« Walders ! » me lance-t-elle, et je comprends à quel point elle est à la fois furieuse et soulagée. On nous appelle d'habitude par nos prénoms. « Au rapport ! »

Je m'exécute. Je marche d'un pas mal assuré, les genoux en compote, et ce n'est pas parce que je viens de frôler la mort. Ce n'est pas non plus parce que j'ai perdu mon civil et foiré ma première mission dangereuse en tant qu'appelée. J'ai les genoux en compote parce que je dois aller au rapport, faire un compte rendu complet, sans oublier de mentionner ce que j'ai vu le civil emporter avec lui dans sa course. Et je ne sais pas, je n'ose imaginer ce qu'il va m'arriver après ça.

2. Nick Clementi

C'est toujours le même rêve. Assis à côté de ma mère près de la mare aux canards, je leur distribue notre déjeuner. « Nicky, regarde les petits nager derrière leur maman ! Si nous étions des canards, tu nagerais derrière moi, Jennifer et Allen. » « J'veux nager devant Jen'fer et Allen ! » lui dis-je, et ma mère éclate de rire. Assise pieds nus dans l'herbe, elle aussi est très jeune, et très belle. Les canards se disputent les miettes de la tartine au beurre de cacahuète et confiture en caquetant bruyamment, puis se transforment en mon bracelet-récepteur.

Je me suis retourné dans mon lit en disant : « Réception.

— Un appel pour vous, docteur Clementi, m'a informé l'ordinateur du Centre Médical de sa voix androgyne plutôt agréable. Un code quatre. Mme Paula Schaeffer. Se plaint de picotements dans la jambe gauche, d'une sensation de lourdeur et d'irritation. Vos instructions, s'il vous plaît.

— Fixez-lui un rendez-vous pour demain matin. » Cela dit d'une voix où perçait probablement autant d'irritation que chez la soi-disant malade. L'ordinateur ayant décidé qu'il s'agissait d'un code quatre, cela pouvait attendre. Des picotements dans la jambe gauche pouvaient être n'importe quoi, rien de

grave sans doute. Sensation de lourdeur et d'irritation... à ma connaissance, c'était la spécialité de Mme Schaeffer. Bon sang, elle avait tout de même quatre-vingt-sept ans, et il était deux heures du matin. Voulait-elle danser la gigue et faire la fête ? En fait, ils craignaient tous que le moindre symptôme soit celui d'une attaque.

Le bracelet avait réveillé Maggie. « Nick ? Tu dois sortir ?

— Non, c'est encore un Fossile Angoissé. » Ainsi les appelait-on entre nous – même si nous avions tous les deux plus de soixante-dix ans. Ou peut-être *à cause* de cela. On plaisante de la chose, on y prend goût, cette façon idiote de parler des autres devient une habitude, et cela finit par être plus facile à vivre. Mithridate ne procédait pas autrement, et il est mort à un âge avancé.

Maggie est venue se blottir en chien de fusil contre mon dos. Les boutons de sa chemise de nuit se sont enfoncés dans ma peau.

« Encore une agression de ton boutonnage.

— Pardon, mon chéri. » Elle a changé de position.

« Ce n'est pas suffisant. Enlève-moi ça.

— Tu n'es qu'un vieux dégoûtant, Nick. » Puis : « Nick ? »

Ça allait être bon, intense. Je le sentais.

Elle était douce et légère dans mes bras. Passé la quarantaine et la cinquantaine, Maggie avait pris du poids, jusqu'à me donner l'impression d'avoir sous moi un coussin chaud, excitant. Mais au cours de la soixantaine et au-delà, elle avait tout reperdu, et je sentais de nouveau ses os délicats. Et cette odeur – Maggie avait toujours eu une odeur bien à elle, unique, lorsqu'elle était réceptive. Et à cet instant, elle l'était. Ses bras menus m'enlaçant fermement, je me suis glissé en elle, et effectivement, ce fut royal.

« Oh, c'est bon, c'est bon, disait Maggie, comme toujours depuis cinquante et un ans.

— Je t'aime, Maggie.

— Hmmmmmmm... oui, Nick, comme ça. »

Elle avait toujours su ce qu'elle voulait. Et pendant cinquante et un ans, j'ai été ravi que ce soit moi.

Plus tard, le bracelet s'est remis à sonner. Maggie s'est assoupie, une jambe par-dessus la mienne, une mèche grise me chatouillant les narines. J'ai dû m'endormir à mon tour ; la lumière du jour filtrait à travers les rideaux. Maggie s'est réveillée et a bougé. « Bon sang, ils ne peuvent pas te laisser dormir ? Ne réponds pas ; c'est probablement une simple démangeaison dans l'autre jambe de Paula Schaeffer.

— Toi, c'est autre chose qui te démange, l'ai-je taquinée.

— Ne réponds pas, Nick.

— Réception, ai-je dit dans le bracelet.

— Sans doute une démangeaison dans les cils de Paula Schaeffer. »

Mais ce n'était rien de tel. C'était Jan Suleiman, un employé du Comité, et un ami de longue date. Jan aimait souvent me confier des choses que d'autres auraient préféré que j'ignore. Je l'ai écouté, puis me suis redressé lentement, les yeux grands ouverts dans l'obscurité de la chambre.

« Nick ? a demandé Maggie. Qu'est-ce qu'il y a ? »

J'ai attendu la fin de la communication pour lui répondre. J'ai toujours tout dit à Maggie, même ce que je n'étais pas censé lui révéler. On pouvait lui faire confiance. Je lui parlais des patients qui me restaient, des luttes économiques au sein du Centre Médical des Docteurs Volontaires, des luttes politiques au sein du Comité Consultatif auprès du Congrès pour les Crises Sanitaires. Il n'y avait qu'une chose que je ne lui

avais pas encore dite, mais que je n'allais pas garder longtemps pour moi. Je lui ai donc fait part de ce qui aurait été vu la vieille, lors de l'explosion du maglev au Nord-Est de la ville, à Lanham. Je l'ai tenue dans mes bras un long moment avant de me lever, de m'habiller et d'appeler un taxi pour aller de Bethesda à la Colline.

Le Comité Consultatif auprès du Congrès pour les Crises Sanitaires se tenait dans une tour administrative anonyme et sans prétention. Il y avait de bonnes raisons à cela. Premièrement, il y avait tellement de Comités Consultatifs en ces temps de crises à répétition que les immeubles gouvernementaux étaient perpétuellement grouillants de législateurs anxieux, de scientifiques, de représentants de lobbies divers, de militaires, de bureaucrates, de toxicologues, d'industriels, d'éducateurs, de docteurs, d'économistes et d'activistes. Ensuite, un immeuble administratif anonyme était moins susceptible d'être observé par la presse, dont l'implication, à ce stade, était prématurée. C'était l'avis de tous, pas le mien. Je pensais que la presse était trop longue à intervenir.

Je comprenais toutefois le point de vue des autres membres du comité : une bonne partie de la presse continuait à se complaire dans l'art de mettre de l'huile sur le feu et l'hystérie, surtout en ce qui concernait les conséquences du Basculement. Elle avait une lourde responsabilité, même s'il y avait peu de chances qu'elle le reconnaisse.

Mais la raison essentielle expliquant le choix de cet immeuble anonyme résidait dans le tunnel secret qui le reliait au parking souterrain anonyme deux pâtés de maisons plus loin.

Dix ans plus tôt, à une époque où on pouvait encore se permettre de construire, la construction avait privilégié le secret. Bien obligé. On se trouvait en plein Basculement, alors que la

menace d'une crise économique du gouvernement américain n'était plus une menace, que le déclin progressif en matière de sperme viable à travers le monde n'était plus progressif, que les limites de la manipulation génétique ne relevaient plus de la simple théorie, et que la banqueroute des fonds de pension n'était plus une perspective – tout était bien là. Les émeutes, la rébellion des contribuables, les lois génétiques et le chaos destructeur du Basculement aidant, cela avait été deux années noires avant que le président ne déclare la loi martiale pour restaurer l'ordre. Beaucoup de personnes normalement loquaces évitent de mentionner ce qu'elles ont fait durant ces deux ans. À Washington, certaines d'entre elles ont utilisé les tunnels secrets pour leurs agissements.

J'ai vu l'enfant quelques pâtés de maison avant le parking souterrain. On n'était pas dans les beaux quartiers de Washington, qui n'en comporte d'ailleurs plus beaucoup. Des vieux papiers couraient entre les immeubles, dont certains avaient brûlé, la plupart se trouvant condamnés par des planches. En ce mois de mai, les nuits étaient douces, et des personnes âgées dormaient sur les trottoirs, devant les issues de secours et sur les pas de porte, enveloppées dans des manteaux et des couvertures. C'était une ville de vieux – comme pratiquement toutes les villes.

Un Américain sur quatre avait plus de soixante-dix ans. Le nombre de contribuables salariés pour chaque retraité était tombé à 1,4, et encore les malheureuses allocations que recevaient les personnes âgées leur permettaient-elles à peine de survivre. Le nombre de personnes « très âgées », c'est-à-dire de plus de quatre-vingts ans, avait quadruplé durant les cinquante dernières années. Le taux global de natalité était de vingt pour cent inférieur à celui du siècle précédent. Dans

certains pays, il était descendu à cinq pour cent. En l'absence relative d'enfants, le monde avait vieilli.

Nous sommes passés devant les masses humaines endormies. Devant les holopanneaux, l'aspect le plus visible du projet patriote, dont les inscriptions cabriolantes appelaient désespérément AUX RESPONSABILITÉS PARTAGÉES OU ENCORE AU CONTRAT SOCIAL : LA GARANTIE D'UN FUTUR PROSPÈRE ! Devant des bouteilles cassées, des résidus de drogues en tous genres et des excréments humains – la routine. Sans compter les rats, plus téméraires et plus agressifs que jamais dans toute l'histoire de l'humanité. Je savais pourquoi, mais le comité refusait systématiquement que je leur en parle.

Et là, au milieu de la rue baignée par la lumière de l'aube naissante, habillée d'une petite robe rose, une gosse très brune de peau, avec de grands yeux noirs et de longs cheveux noués par un ruban rose.

« Arrêtez la voiture », ai-je demandé au chauffeur, qui avait commencé à freiner, aussi surpris que moi. Il y avait là une impossibilité. Washington était au plus bas des statistiques régionales pour ce qui était du potentiel séminal – en terme de mobilité, de normalité et de quantité – et il en allait de même pour le taux de natalité. La conception artificielle, sous toutes ses formes, était encore trop coûteuse pour la plupart des couples depuis que les mutuelles avaient fait banqueroute. Quant au clonage, qui avait jadis semblé offrir un espoir à l'humanité, il s'était transformé en une sinistre farce.

On pouvait cloner des vers, des grenouilles, des moutons, des éléphants. Mais pas les humains. Un œuf humain cloné, non fertilisé, se divisait docilement cinq fois en trente-deux cellules. Et continuait à se diviser ainsi, au lieu de se transformer en blastula, la première de la série d'étapes cruciales

menant à la différenciation des cellules. Dans des œufs clonés, aucune différenciation cellulaire ne se produisait. Jamais. On se retrouvait non pas avec des cellules osseuses, des cellules cutanées, des cellules musculaires, mais avec une monstrueuse boule de cellules toutes identiques, une masse homogène qui continuait sa croissance jusqu'à ce que quelqu'un la tue. Les chercheurs attribuaient cela à un subtil dysfonctionnement au niveau des gradients de la polarité chimique de l'embryon, bien que personne n'ait à ce jour mis en évidence le mécanisme exact. Ils n'étaient sûrs que des résultats : le clonage ne pouvait donner au monde les enfants qu'il brûlait d'avoir.

Aussi les enfants étaient-ils rares et précieux ; on ne les laissait pas se balader seuls et à moitié nus au milieu de rues crasseuses. À plus forte raison quand ils ne présentaient aucune anomalie visible. De nombreux couples stériles auraient tué père et mère pour avoir cette petite fille.

Elle m'a regardé sans manifester la moindre crainte, et a fourré deux doigts dans sa bouche.

« Bonjour », ai-je lancé, une fois ma vitre baissée. Mon chauffeur a dégainé son arme. Certains individus poussés aux dernières extrémités n'hésitaient pas à se servir d'enfants comme appâts. « Comment tu t'appelles ?

— Rosaria », a-t-elle dit entre ses doigts, puis elle s'est mise à pleurer. Je suis sorti de la voiture.

« Et pourquoi pleures-tu, Rosaria ?

— Abuela m'a pas habillée. » Elle a soulevé sa robe pour me montrer ses jambes nues et ses parties génitales. Je me suis empressé de rabattre le bout de tissu. Si ceci était filmé par une robocam... *Scientifique de la Colline surpris en train d'abuser d'un enfant.*

« Et où est Abuela à présent, Rosaria ? »

Elle a pointé un doigt vers une rue voisine. Le chauffeur a pris la parole. « Monsieur, je peux appeler la Brigade de Protection des Mineurs...

— Faites. Et appelez aussi les flics. » Mais pendant ce temps Rosaria me tirait par la main en pleurant. « Rosaria, nous devons attendre d'autres gens avant d'aller chercher Abuela.

— Abuela tombée par terre ! »

J'étais docteur. Je l'ai suivie.

Elle m'a guidé le long de la ruelle la plus proche. PARTAGEZ LES RESPONSABILITÉS conseillait un graffiti sur le mur d'un immeuble, suivi de : RESPONSABILITÉS MON CUL ! Mon chauffeur marchait derrière moi tout en parlant dans son bracelet. Je tenais la petite main de la gosse tandis qu'elle me faisait grimper des escaliers sales et délabrés, franchir une porte à demi arrachée de ses gonds, et gravir encore une volée de marches empestant l'ail et le désespoir. Les escaliers n'étaient pas équipés de la moindre rampe de sécurité, ni de bandes antidérapantes, encore moins de capteurs d'appel à l'aide, véritables anges gardiens pour les personnes âgées les plus aisées. En haut des escaliers se trouvaient trois portes, dont l'une grande ouverte. À l'intérieur, une vieille femme de type hispanique était étendue sur le sol immaculé, entre deux chaises raccommodées qui avaient jadis été rouge vif. Un seul regard m'a suffi pour comprendre qu'il était trop tard. Infarctus du myocarde, rupture d'anévrisme, ou une quelconque des douze causes de mortalité les plus courantes chez les personnes âgées. Elle tenait encore à la main les petits bas roses de Rosaria.

Je me suis accroupi devant la gamine. « Rosaria... Abuela est morte. Elle n'est plus dans ce corps. Tu comprends ? »

Elle a hoché la tête, même si tout cela était au-delà de sa compréhension. Mais elle s'était arrêtée de pleurer. Ses grands

yeux noirs étaient pleins de douceur, comme la fourrure d'un chaton noir. Elle est passée de l'autre côté de la chaise rouge pour attraper une poupée « Grand-mère Ann », un des jouets distribués dans le cadre du projet Patriote. Les jeunes doivent apprendre très tôt à aimer les vieux. Rosaria a serré la poupée contre elle.

« Dis-moi, ma chérie, qui d'autre habite avec... »

— Aaeechhhaaaeee ! » C'était le hurlement d'une énorme Hispanique qui venait de faire irruption dans la pièce.
« Abuelita ! Aaeechhhaaaeee !! »

Je me suis levé pour me reculer.

La femme, qui ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans, s'est écroulée près du corps de sa grand-mère et s'est mise à pleurer. Elle portait une blouse de travail d'usine, sur laquelle était brodé : DONOVAN ELECTRONICS. Au bout de quelques instants, je lui ai posé la main sur l'épaule.

« Madame... »

À ma grande surprise, elle a bondi sur ses pieds pour se retourner vers moi.

« Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ? »

— Je suis médecin. J'ai trouvé Rosaria en train d'errer dans la rue ; elle a dit qu'"Abuela" était en train de l'habiller...

— Dans la rue ? Vous l'avez emmenée dans la *rue* ?

— Non, je... elle est sortie toute seule. Sans doute après que votre grand-mère – ou arrière-grand-mère ? – s'est effondrée. J'étais...

— Vous ne m'aurez pas comme ça ! Vous m'entendez ? On n'a pas besoin de la Brigade de Protection des Mineurs !

— Je ne fais pas partie de la Brigade de Protection des Mineurs. Je...

— Laissez-nous tranquilles ! »

Elle a fait un pas vers moi, les yeux flamboyants de haine. Aussi grande que moi, elle avait une bonne dizaine de kilos de plus, et cinquante ans de moins. J'ai reculé.

« Je trouverai quelqu'un d'autre pour surveiller ma Rosaria. Je ne vous laisserai pas me l'enlever pour la confier à quelque riche salope dont le mari a les couilles vides et qui n'arrive pas à se faire engrosser par éprouvette. J'ai déjà assez de mal à me taper deux boulots pour faire vivre les vieux schnocks blancs de votre espèce, vous n'aurez pas ma gosse en prime !

— Madame, vous... » J'étais sur le point de dire : ... *me bloquez le passage*. Je ne sais pas à quoi elle s'attendait, mais son visage s'est déformé en une horrible grimace et elle m'a décoché un coup de poing. Déséquilibré, je suis parti en arrière en tendant le bras gauche de façon plus ou moins désordonnée pour essayer d'amortir ma chute. Ma main a heurté le sol. J'ai senti deux de mes doigts se briser.

Un seul coup de poing. Elle s'en est tenue là, haletante, ses yeux exprimant petit à petit l'horreur de son geste, tandis que Rosaria hurlait, que des voisins se précipitaient dans le couloir et que les sirènes de police se rapprochaient.

Nous nous sommes regardés au milieu de tout ce foutoir – le bruit, ma main, le corps de la grand-mère préposée à la garde de Rosaria, sa lutte désespérée pour protéger et préserver son enfant des richards qui auraient tant voulu se l'approprier. Richards qui pour la plupart était aussi blancs que les personnes âgées auxquelles allaient pratiquement cinquante pour cent du salaire de cette femme. Le gouvernement, largement déficitaire, protégeait les enfants, mais ne donnait aucune allocation pour leur garde. Celle-ci revenait aux parents, telle était la politique du moment. C'était la seule attitude responsable.

Et si les familles ne pouvaient, ou ne voulaient pas s'occuper de leurs enfants... on confiait les gosses aux couples de blancs aisés qui n'attendaient que ça.

Toujours par terre, j'ai examiné mes doigts. Une radio m'en dirait plus long, mais j'étais pratiquement sûr qu'il ne s'agissait que de fractures mineures. Dehors, les sirènes se sont tues. « Emmenez Rosaria, ai-je dit posément à sa mère. Et laissez-moi aller dire aux flics que tout va bien. »

Elle a obtempéré. Cédant à la peur, ou à l'espoir, ou parce qu'elle n'avait pas d'autre option à sa disposition. Elle a fait un pas de côté et pris sa fille, qui s'est agrippée à sa mère, la tête nichée au creux de son cou. Je me suis frayé un passage au milieu des voisins renfrognés pour aller accueillir la police, laissant ma main pendre normalement, comme si de rien n'était, décidé à dire aux flics qu'il y avait bien un corps là-haut, mais pas de coup fourré. Et à la Brigade de Protection des Mineurs qu'en effet, personne ne pouvait s'occuper de la petite Rosaria pendant que sa mère grevée d'impôts s'appuyait des semaines de six jours et des journées de dix heures à l'usine parce qu'elle avait besoin de ces heures supplémentaires – mais qu'à part ça, tout allait bien, aucune intervention officielle n'était nécessaire.

Oui, tout allait bien.

3. Cameron Atuli

Il n'y a que quarante-deux personnes au monde, et je les connais toutes.

Aucune ne me regarde différemment tandis que je traverse comme un courant d'air l'aile des garçons d'Aldani House, une fois de plus en retard pour le cours matinal. « Salut », me lance Nathan-les-beaux-yeux, tout guilleret, même à une heure aussi matinale. Melita m'adresse un signe de la tête un peu guindé. « Bonjour, Cameron. » Mes chaussons à la main, je file devant Yong et Belissa, qui sourient. J'aurais tout aussi bien pu ne pas m'absenter. Ne pas avoir d'importantes parties de mon cerveau délibérément et sélectivement emmurées à grands frais.

Qu'y avait-il dans ces souvenirs ? *Tu te poseras la question un bon millier de fois*, m'avait dit le docteur Newell en agitant ses boucles grises, *et à chaque fois ce sera comme la première fois.*

« Cameron. » Rebecca, notre maîtresse de ballet, s'adresse à moi d'un ton sévère, tandis que je me dirige vers la barre de travail. « Nous aurions tous été ravis de te voir un quart d'heure plus tôt.

— Je suis désolé », dis-je, résistant à l'envie d'ajouter : *Mais que voulez-vous, quand on a eu l'esprit vidé...* Rebecca exige que tout le monde soit à l'heure à son cours, du moins tous les membres de la compagnie qui dansent en ce moment. Trente et un danseurs et danseuses. Je prends ma place à la barre.

« *Plié*, lance Rebecca. Et un, et deux, et... »

Trente et un danseurs et danseuses, dont les élèves d'Aldani School encore trop jeunes pour rejoindre officiellement la compagnie. Plus Rebecca ; le docteur Newell ; mon infirmière, Anna, assistée de Saul ; Yong, le responsable de la sécurité d'Aldani House ; Nathan, Joe et Belissa pour ce qui est du personnel, et Melita, notre imprésario. Et bien sûr, Monsieur C., le directeur artistique et chorégraphe, célèbre dans le monde entier. Quarante-deux personnes en tout. Tout mon monde.

Qui d'autre vivait dans ces souvenirs effacés ? *Tu te poseras la question un bon millier de fois.*

« Côté gauche, dit Rebecca. Et un, et deux... »

J'ai raté l'échauffement, et mes muscles sont froids. Je prends la barre à mi-temps jusqu'à ce que mes muscles s'échauffent. La salle d'exercices principale d'Aldani House est longue et étroite, équipée sur toute sa longueur de miroirs et de barres. Sur le mur du fond, côté sud, des fenêtres donnent sur les jardins. De délicieux parfums flottent jusqu'à nous : de lilas, de roses et autres fleurs qui devraient être belles à regarder si seulement Rebecca nous laissait une seconde pour cela.

« *Battement tendu...* c'est bien... maintenant en *adage...* Sarah, ne penche pas ta hanche sur le côté, garde la position ouverte... Joaquim, plus haut. *Plus haut !* »

Je me suis absenté deux mois, et me voici de retour depuis un mois. C'est ce qu'on m'a dit. On ne peut s'arrêter de danser

pendant plus de trois mois sans perdre quelque peu en technique. Mais je suis souple et musclé, et la technique revient. Je le sens.

J'ai vingt-deux ans. Je m'appelle Cameron Atuli. Qu'ai-je bien pu faire, ou que m'a-t-on fait pour que je décide de cette suppression d'une partie de ma mémoire ? Et pour qu'Aldani House, qui fonctionne toujours sur un budget serré, finance la chose ?

Mon corps ne me donne aucun indice, sauf... mais je ne veux pas y penser. De toute manière, je n'ai pas vraiment envie de savoir pourquoi ma mémoire a été effacée. Je peux toujours danser. C'est tout ce qui compte.

Le premier rêve vient quelques jours plus tard, au petit matin, juste avant mon réveil. Je suis en train de courir à toutes jambes, tellement effrayé que je n'arrive pas à y voir clair. Quelque chose me court après. Je le sens se rapprocher. Je trébuche, me retourne, les bras levés pour me protéger le visage. Je m'entends pousser un grand cri. Et ce qui me saute dessus c'est... un chat. Un petit chat apprivoisé, qui me lèche le bras en ronronnant tandis que je me recroqueville en hurlant. Je me réveille complètement terrorisé.

Est-ce un souvenir qui revient ? Ai-je eu un chat à un moment donné ? Pourtant pas un seul des souvenirs antérieurs à l'opération n'est censé remonter à la surface. Et pourquoi serais-je tellement effrayé par le souvenir d'un chat ?

Allongé tout seul dans mon lit, j'en ai encore des frissons. Pourquoi suis-je seul dans mon lit, au fait ? Avais-je un amant avant ? Et si oui, qui ?

Je parle trois langues. L'anglais, le français et un peu de cajun. Comment je connais ces langues ? Les réponses – toutes

les réponses d'ordre personnel antérieures à mon opération – sont inaccessibles à ma conscience. Toutes les « récupérations mémorielles autobiographiques » sont coordonnées par ce que l'on appelle le nodus de Gereon, situé dans le cortex droit du cerveau. Mon nodus de Gereon a été « désactivé ».

Je me souviens de connaissances de base (deux et deux font quatre ; Gérard Michael Combes est président ; Aldani House tient son nom de celui de son fondateur et mécène, un milliardaire qui adorait le ballet). J'ai également gardé toutes mes compétences. Je peux parler, lire, danser, parce que ces choses sont apparemment entreposées d'une autre façon dans mon cerveau. Nous avons provoqué chez vous, m'ont dit les docteurs, une amnésie rétrograde – une sorte d'Alzheimer à l'envers. Je ne sais pas ce qu'est un Alzheimer, et je m'en moque un peu. Je peux toujours danser, et peut-être qu'un des garçons de la compagnie deviendra mon amant.

Le rêve ne peut pas me faire de mal.

Je saute du lit et m'étire. Ça fait du bien, c'est fabuleux. Aujourd'hui je ferai un exercice supplémentaire à la barre. Nous répétons *Le Fils prodigue* ; je suis premier danseur. Je m'exercerai à la barre à côté de Rob, un garçon doux et calme, qui a des mouvements de bras extraordinairement expressifs. Il a aussi de superbes yeux bleus.

Je sors mes affaires de danse et descends à la cuisine prendre mon café.

Nous sommes en train d'exécuter de *grands battements* à la barre lorsque je souris à Rob. Rebecca n'est pas de très bonne humeur ce matin et elle ordonne les combinaisons d'un ton sec : *avant, arrière, côté, plié. Encore une fois. Tournez.* Pendant son demi-tour, Rob me rend timidement mon sourire,

ce qui le rend encore plus craquant. Histoire de rigoler, je lui touche les fesses d'un mouvement tendu de la jambe. Rebecca s'en rend compte – elle voit tout, elle sait mener son cours – et me reprend. « Cameron ! Reste à ta place ! »

Je suis à ma place. Je suis heureux.

« Ça te dirait d'aller faire un tour ? » je demande à Rob après le cours. Il a jeté autour de son cou une serviette aussi bleue que ses yeux. Ses cheveux sont trempés de sueur, et sa tenue de danse marquée de taches sombres. Il acquiesce en souriant.

Nous descendons bruyamment les escaliers de derrière pour rejoindre le jardin d'Aldani House. D'une superficie d'environ deux hectares, il est entouré d'un mur en agglo de presque trois mètres de haut. J'ignore comment je le sais. Le bâtiment principal se trouve près de la grille d'entrée, aussi haute, solide et opaque que le mur d'enceinte. Entre la Maison et la grille d'entrée fleurissent les jardins ; sur l'un des côtés se trouvent le bâtiment de la sécurité, où officie Yong, et les remises. Derrière la Maison s'étend une pelouse avec des chaises et des tables de jardin en plastique et un filet de volley, puis le potager, où l'on envoie les plus jeunes élèves de l'école lorsqu'ils n'ont pas été sages ; ensuite, c'est un petit bois avec des sentiers, des bancs et des arbres au feuillage épais. Rob et moi nous y promenons. L'air est frais sur mes muscles encore chauds ; il y flotte un parfum d'aiguilles de pin, de cerisiers en fleurs et de fraise.

« Tu as un magnifique *porté de bras* dans tes arabesques, lui dis-je. Bien plus expressif que le mien. Je te regardais dans le miroir tout à l'heure.

— Mais toi, tu sais sauter. » C'est vrai. J'exécute les sauts les plus puissants et les plus précis de la compagnie. Nous marchons dans les bois jusqu'à une clairière près du mur. Contre le bloc coulé censé imiter la pierre de taille se trouve un banc

en bois naturel. Rob et moi nous y asseyons sans même nous concerter.

Je me penche pour cueillir une fraise sauvage. Elle est tiède au palais à cause du soleil, sucrée et juteuse. Rob me lance un regard bizarre. « Qu'est-ce qu'il y a ? je demande.

— Rien. » Il détourne les yeux. Mais j'ai l'impression que ce regard voulait dire : *Tu n'aimais pas les fraises sauvages avant*. Je commence à m'habituer à ce genre de regard. Apparemment beaucoup de mes goûts étaient différents avant mon opération. Avant, m'a-t-on dit, je n'aimais pas le violet ; et maintenant j'adore ça. Avant j'écoutais constamment Ragliev ; désormais ce sont les compositeurs classiques que je préfère, Schubert surtout. Avant je portais des bagues, des bracelets et des broches ; maintenant j'ai une pile de bijoux qui s'empoussièrent sur ma table de nuit.

Un ange passe. Pour briser le silence, Rob me dit : « Regarde ce pauvre oiseau. » C'est un moineau qui sautille sur son unique patte. Quelque chose cloche aussi au niveau de ses ailes. Je me rappelle qu'il y a de nombreux animaux difformes.

L'oiseau s'envole maladroitement. Je mange une autre fraise. Nouveau silence. Rob et moi évitons de nous regarder. N'en pouvant plus, je pose une main sur le mur rugueux. « Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ? »

Il se tourne vers moi en clignant des yeux. « Tu ne te souviens pas de la ville ? »

Je secoue la tête en lui souriant. Ses yeux sont si bleus.

« Même pas de ce quartier-ci ? »

— Non. » Et pour la première fois, je me rends compte que Rob sait ce qui m'a valu de me retrouver chez les médecins de la mémoire. Tout le monde à Aldani House doit être au courant ; seul quelque chose de suffisamment terrible pour être

de notoriété publique justifierait une telle opération. Pourquoi ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt ? Je m'éloigne de Rob, brusquement perplexe et gêné. Ces gens ne se souviennent pas seulement d'un Cameron Atuli ayant des goûts différents ; ils détiennent des éléments cruciaux de ma vie qui me manquent.

« Ne me repousse pas une fois de plus, Cam ! lâche Rob. Lorsque tu m'as souri pendant le cours ce matin, j'ai pensé, j'ai espéré... ne me repousse pas une fois de plus ! »

Une fois de plus. Ces mots me mettent mal à l'aise ; il connaît tant de choses sur moi. Rob voit ma réaction et pose sa main sur mon bras. « Je suis désolé, je ne devrais pas faire ça. Ne t'inquiète pas, personne ne te parlera de ce qu'il t'est arrivé... avant. Personne, jamais. Monsieur C. et Melita ont été très clairs à ce sujet. Et nous t'aimons tous, Cam, tu dois bien t'en rendre compte. Je... je t'aime. »

Malgré ma gêne, je lui pose la question. « Étions-nous amants ? Avant ? »

Il ne me répond pas. Je repense à cette partie de moi-même qui se sent différente depuis mon retour... bien que je ne sois pas sûr de ce que je veux dire par « différent ». Simplement différent dans ma main lorsque je me douche, ou me masturbe. Mais pour le reste, tout fonctionne normalement, alors en quoi cette différence change-t-elle quoi que ce soit ?

Je renouvelle ma question. « Étions-nous amants ? Avant ?

— Oui », murmure Rob. Puis il ajoute : « Mais à présent... c'est le présent. Je le sais très bien. Melita m'a mis en garde... On est dans le présent, et tu es en train de tout recommencer à zéro. Je suis simplement... heureux que tu sois ici avec moi, comme ça. » Je me rends compte de l'ampleur de ses efforts. Il puise au fond de lui-même, comme pour préparer un *jeté battu*. Il continue d'un ton léger : « De l'autre côté de ce mur,

il y a une rue, avec de très belles maisons et de beaux magasins. Nous pouvons aller y faire un tour demain, si ça te dit. »

Je n'ai pas encore réfléchi à ma réponse qu'elle a déjà franchi mes lèvres. « Je ne quitterai pas Aldani House. »

Il écarquille les yeux. « Jamais ? »

— Non. » Je me sens en sécurité ici.

« Mais... il faudra bien que tu sortes pour danser. Tu es le premier danseur. La compagnie part en tournée le mois prochain ! »

En tournée. Je rumine cette idée. Partir en tournée signifie se déplacer d'un endroit à un autre avec pratiquement toute la compagnie. Sarah, Dimitri, Caroline et Joaquim. Plus Yong pour notre sécurité, Melita pour tout organiser, et Rebecca pour nous faire répéter comme si nous étions toujours chez nous... Danser tous les soirs devant des inconnus, mais sur une scène, séparé du public invisible dans le noir. Oui, ça je peux le faire. J'acquiesce. « Bien sûr. Je danse dans *Le Fils Prodigue*. »

Rob se détend. « Ah bon, tant mieux. Et tu n'es pas obligé d'aller faire les magasins si tu n'en as pas envie. Encore qu'il y ait au Joyau des siècles un bracelet qui serait sublime sur ta peau. »

Il tend timidement son bras parallèlement au mien. Sa peau est pâle, presque laiteuse comparée à la matité de la mienne. Et les voilà de retour, ce sourire et ce regard qui se dérobe, ces yeux qui s'écarquillent. L'électricité. Je ne lui dis pas que je ne porte plus de bracelets. Ce n'est pourtant pas Rob qui fait le premier pas, parce que je ne me souviens pas du passé et que c'est un garçon doux et plein d'égards. Une sensation de bonheur m'envahit aussitôt, un plaisir à l'état pur qui me paraît familier même si je n'en ai aucun souvenir. J'éclate de rire, me penche et embrasse Rob sur chacun de ses yeux bleus.

Il m'entoure de ses bras. Nous nous étreignons là, sur ce banc, contre le mur rugueux, sous les arbres en fleurs, et je me félicite de cette opération sur ma mémoire qui me permet de redécouvrir Rob comme si rien ne s'était jamais passé entre nous.

4. Shana Walders

Le comité consultatif auprès du Congrès ne se réunit pas au Capitole comme je le croyais. À la place, l'officier fédéral m'escorte jusqu'à un bâtiment qui ressemble à n'importe quel autre bâtiment du centre de Washington, D.C Murs en aggro et verre. Quelques arbres rabougris sur le devant, comme si trop de clochards avaient pissé dessus. Les slogans habituels appelant à la responsabilité civile, sauf que ceux-ci sont gravés à même le bâtiment au lieu d'être des hologrammes. De nombreuses rambardes, des revêtements antidérapants, des scanners – on a plus misé sur la sécurité que sur la classe.

La salle du comité n'est pas très classe non plus. Des tables et des chaises en bois, des rideaux en tissu, des tasses à café en porcelaine, un mignon petit écran trois pouces – on s'attendrait à ce que des gens aussi importants se soignent un peu mieux. Il n'y a rien de ce qu'on voit d'habitude dans les films : des murs informatiques qui en jettent, des opacifieurs de fenêtres, des écrans holos, ou de ces tasses qui se dissolvent lorsqu'il n'y a plus de liquide à l'intérieur. Peut-être que ce comité n'est pas si important que cela après tout, et que mon

rapport ne l'est pas non plus. Mais dans ce cas, pourquoi me faire venir en personne, au lieu de se contenter de mon témoignage vidéo ? Et dès le lendemain de l'explosion du wagon ? Et sous escorte d'un fédéral ?

Je suis importante. Vous pouvez parier vos puces là-dessus.

« Soldat Walders ? me demande le président du comité. Merci d'être venue. Veuillez vous asseoir, je vous prie. »

Je m'assieds, bien droite sur ma chaise. C'est un vieux kroumir, bien entendu, mais il a l'air malin. Il ne sourit pas. D'autres personnes entrent dans la salle, vont chercher du café, discutent entre elles. Sept hommes, cinq femmes. Je suis la seule à avoir moins de cinquante ans, à part un homme qui a un air de chien battu assis dans un coin. Les dames sont en tailleur-pantalon, très femmes d'affaires, et leurs vestes sont de couleur plus vive que celles des hommes. Quant à moi, je porte mon uniforme de défilé. Les introductions sont faites : madame la députée Unetelle, docteur Untel. Service de la Santé Publique. Contrôle des Produits Alimentaires et Pharmaceutiques. Association des Laboratoires Pharmaceutiques. Détaché à la Banque Nationale du Sperme. Protection des Mineurs. Et d'autres, que je finis par oublier.

Action.

« Soldate Walders, veuillez donner au comité votre date de naissance. »

Je ne m'attendais pas à ça. Qu'est-ce que ça peut bien leur foutre de connaître ma date de naissance ? Je suis ici pour raconter ce que j'ai vu. Mais je réponds du tac au tac, comme un soldat. « Le 14 novembre 2015, monsieur.

— Vous avez donc dix-neuf ans ?

— Affirmatif, monsieur. » Il sait compter. Bravo.

« Quelle est votre ancienneté dans le service national ?

— Dix mois et treize jours, monsieur.

— Dans quelle division ?

— Dans le Corps auxiliaire, monsieur. » Il peut parfaitement le voir d'après mon uniforme. Comme si j'allais choisir la Protection de l'Environnement, ou le projet Patriote, ou n'importe quelle autre division qu'affectionnent les tégés. Tant qu'à servir mon pays pendant un an, pourquoi n'aurais-je pas droit à un peu d'action ?

« Et où avez-vous fait vos classes ?

— À Pittsburgh, Pennsylvanie, monsieur. »

C'est maintenant au tour d'une femme de me poser des questions ; j'ai oublié de quoi elle fait partie. Elle est en train d'étudier des données sur son bracelet.

« Soldate Walders, pouvez-vous nous faire part de vos états de service jusqu'à aujourd'hui ? »

Aïe.

« Mes états de services comportent une recommandation et sept avertissements, madame. »

Elle hausse les sourcils, la garce. « *Sept* avertissements ? En l'espace de dix mois ? Et pour quels motifs ?

— La recommandation était pour excellence en entraînement physique, je réponds, bien qu'elle ne me l'ait pas demandé. Les avertissements pour diverses infractions aux règlements.

— Veuillez être plus précise, soldate Walders.

— Oui, madame. » J'essaie de garder mon calme. Je vais m'en tenir à la procédure, quoi qu'il arrive. « Trois pour non-respect du couvre-feu, deux pour avoir menti à un supérieur, un pour avoir été à l'origine d'une bagarre durant un exercice d'entraînement officiel, et un autre pour conduite déplacée dans l'exercice de mes fonctions.

— Vous avez menti à deux reprises ? » Ses sourcils se lèvent un peu plus. Si elle savait à quel point elle a l'air tarte, elle éviterait de faire ça. « Vous avez menti à quel sujet ? Entrez dans le détail, je vous prie.

— La première fois, à propos du non-respect du couvre-feu. La seconde fois, à propos d'une arme non retournée à temps à l'armurerie. »

Le président du comité reprend la parole. « Si je peux me permettre, docteur Janson... Soldate Walders, j'ai cru comprendre que vous envisagiez d'intégrer l'armée régulière.

— Oui, monsieur.

— J'ai moi-même servi dans l'armée, bien avant que vous ne soyez qu'un embryon dans le ventre de votre mère. » Il sourit ; moi non. Mon cœur bat beaucoup trop vite. Il n'est plus si facile d'entrer dans l'armée régulière de nos jours. Avec les armes modernes, on n'a plus besoin de tellement de soldats. On peut se permettre d'être sélectif. Si ces enfoirés me grillent mes chances...

« Vos sept avertissements, bien que paraissant anodins selon la terminologie du corps des appelés, portent d'autres noms dans l'armée régulière. Vous vous êtes absentée sans autorisation. Vous vous êtes parjurée lors d'une réprimande officielle. Vous avez frappé un officier supérieur. Vous vous êtes rendue coupable de conduite inconvenante. Et vous avez volé une arme gouvernementale de classe III.

— Je ne l'ai pas volée, j'ai simplement oublié de la rendre après l'entraînement ! Et ce n'était qu'une arme paralysante ! »

Il continue, comme si de rien n'était. « Dans l'armée, chacun de ces actes vous aurait valu un renvoi. En êtes-vous bien consciente, soldate Walders ? »

Si je réponds oui, il va me faire ma fête, comme le tordu qu'il est. Si je réponds non, il pourra facilement prouver que je mens – la bibliothèque en ligne de Pittsburgh contient la trace de toutes mes recherches sur la moindre information disponible concernant les règlements militaires, les motifs de renvoi inclus. Je reste muette, aussi droite que possible sur ma chaise, le regard fixé devant moi. Le silence s'étire, et le salaud le fait durer. Tous les vieux schnocks ont l'œil sur leurs bracelets – où défile *mon* dossier. J'ai l'impression d'étouffer. Au moment où la situation devient insoutenable, la porte s'ouvre.

« Désolé d'être en retard, monsieur le Président, mesdames et messieurs. Soldate Walders ? Veuillez m'excuser de vous avoir distraite pendant votre témoignage. Un accident de circulation. Non, non, rien de grave, que des blessures superficielles. »

C'est le plus vieux des membres présents. Deux des doigts de sa main gauche sont emprisonnés dans un petit moule en plastique. J'aurais volontiers embrassé ce moule. Tout le monde m'oublie pour s'intéresser à l'accident de voiture. Il y a des murmures, des questions, des apitoiements. Le président, un peu revêché, finit par rappeler tout le monde à l'ordre et me présente mon sauveur. Ces gens resteraient polis même s'ils s'apprêtaient à immoler un chat.

« Soldate Walders, voici le docteur Nicholas Clementi, Directeur Emérite de l'institut Nielson, et conseiller en vivifaction auprès de ce comité. Docteur Clementi, nous venons à l'instant d'établir la... crédibilité de la soldate Walders. » Mes états de service apparaissent aussitôt sur l'écran mural.

Le docteur Clementi y jette un coup d'œil, puis revient sur moi. L'autre mange-merde de président s'apprête à me retom-

ber dessus, mais Clementi lui coupe la parole. « Je vois. Mais je crains que mon temps ne soit limité aujourd’hui, monsieur le Président – sur ordre de *mon* docteur. »

Il touche le moule qui lui maintient les doigts en faisant une grimace. « Donc, avec votre permission, j’aimerais passer directement à la partie du témoignage de la soldate Walders qui relève de ma compétence. »

Je vais aller l’embrasser, pour sûr. Le président Ducon se renfrogne mais ne discute pas. Ce docteur Clementi doit être sacrément important. J’essaie de prendre l’attitude d’une personne de confiance.

« Soldate Walders, je suis un peu perplexe quant à ce qui s’est passé lors de l’accident de train de Lanham. L’évacuation n’était-elle pas sous le contrôle de l’armée régulière ? Pouvez-vous m’expliquer comment le corps des appelés s’est retrouvé impliqué ? »

Il me donne l’occasion de donner ma version des événements. Ce que je fais, aidée par quelques-unes de ses questions. Je lui parle du sauvetage des animaux domestiques, rappelle qu’il n’y a eu aucun incident, aucune blessure à déplorer deux jours durant, passe un peu de pommade en présentant comme une chance que certains appelés aient pu mettre à profit leur entraînement pour épauler l’armée régulière, blablabla... Son regard ne me quitte pas pendant tout ce temps. Il paraît plutôt sympa pour un vieux machin.

« Vous avez donc couru derrière le bâtiment pour essayer de trouver un moyen de rejoindre le civil qui vous avait été confié ? C’était plutôt courageux de votre part. »

Maintenant c’est lui qui me passe de la pommade, mais ça roule. « Oui, monsieur. Et chaque porte que j’essayais d’ouvrir était fermée comme une... était fermée à clé. Puis, j’ai vu le civil sortir par une autre petite porte sur le côté du bâtiment. Je ne pense pas qu’il

s'attendait à me voir, parce qu'il a failli me rentrer dedans avant de marquer une seconde d'hésitation et de me déborder sur le côté. »

Le président Ducon intervient. « Vous laissant sans doute une excellente occasion de l'intercepter, puisqu'à vous entendre, vous y étiez déterminée. Avez-vous dégainé votre arme paralysante, soldate Walders ?

— Non, monsieur.

— Et pourquoi cela ? » La vache.

« J'ai été prise par surprise, monsieur. Je ne m'attendais pas à le trouver là. De plus...

— Cela peut paraître étrange au vu de votre prétendue excellence en entraînement physique.

— ... de plus je suis restée clouée sur place en voyant ce qu'il portait.

— Ce qu'il *semblait* porter », rectifie une des femmes au moment même où le docteur Clementi poursuit : « Et que portait-il ? » Ce qui me permet de me désintéresser de l'autre connasse. *Semblait*, mon cul.

« Il portait une cage, monsieur. Une de ces cages super légères avec un cadenas et des barreaux si fins qu'ils en sont presque invisibles. » Entendez par là que *je pouvais parfaitement voir ce qu'il y avait à l'intérieur*.

« Et qu'y avait-il dans la cage, soldate Walders ? »

Je prends ma respiration. Nous y voilà. Ils savent tous ce que je vais dire – en tout cas je le suppose, vu la façon dont ils ont essayé de me faire passer pour une menteuse –, mais c'est mon quart d'heure de gloire, quoi qu'il arrive. J'ai essayé de faire durer le plaisir, mais maintenant que je suis au pied du mur, c'est autre chose que je ressens. Le souvenir lui-même s'impose à moi. Ces mains... ces pieds... un frisson me passe dans le dos, et j'entends ma propre voix déclarer, sans le moindre accent dra-

matique, plutôt faible et cassée : « Dans la cage se trouvaient trois singes, monsieur. Avec... des visages et des mains d'humains.

— Je vois, dit le docteur Clementi, comme s'il ne mettait pas en doute mes paroles. Ressemblaient-ils à cela ? C'est une image virtuelle basée sur votre rapport. Veuillez nous dire si cela se rapproche de ce que vous avez vu. »

Une image apparaît sur l'écran. Et elle correspond pile-poil.

Trois chimpanzés entassés dans une cage. Des corps velus de singes, de longs bras, de longs pieds refermés sur les barreaux inférieurs de la cage. Des mains agrippées aux barreaux latéraux, des visages tendus vers l'extérieur. Le même visage en trois exemplaires, en fait, un visage humain. Celui d'un enfant. Peau mate et douce, gros yeux noisette pailletés d'or, lèvres fines et bien dessinées – dans quinze ans l'enfant sera un sacré tombeur. Pour l'instant il n'est que le plus adorable bambin que j'aie jamais vu – sauf que c'est un singe. L'un de ces bébés est une fille. Mais ce ne sont pas des bébés – ce sont des singes. Ayant tous le même visage humain et les mêmes mains dodues aux ongles roses, mais des cheveux différents. L'un les a noirs et raides, l'autre blonds et bouclés, et le troisième roux et frisés. Je remarque que sur l'image, le petit rouquin a des taches de rousseur. Oui, c'est tout à fait ça – ça colle avec la description que j'ai donnée à ma sergente, et une nouvelle fois au capitaine qui a enregistré mon témoignage sur vidéo.

« Oui, monsieur. » Ma voix tremble un peu, et je déteste ça. « C'est bien ce que j'ai vu.

— Sauf que c'est impossible, dit l'autre garce. Docteur Clementi, si l'on passe sur le fait que toute manipulation de cellules humaines est rigoureusement prohibée depuis la législation du Basculement... en mettant cela de côté, donc, et selon votre opinion d'expert, est-ce qu'une quelconque

communauté scientifique, en quelque partie du monde que ce soit, possède les moyens de créer ce genre de créature hybride, mi-humaine, mi-simiesque ?

— Non, dit Clementi.

— Ou de s’approcher d’une telle création ?

— Non.

— Vous êtes catégorique ?

— Absolument. Même les pays dans lesquels les manipulations génétiques sont autorisées sont à des années de pouvoir créer quoi que soit de ce genre. Les problèmes qui se posent sont quasiment insurmontables. » Exact. Comme les œufs humains clonés, l’ADN issu d’un croisement se divise jusqu’à trente œufs puis n’arrive plus à se différencier.

Madame la députée affiche un petit sourire satisfait. « Vous reconnaissez donc que la soldate Walders n’a pu voir ce qu’elle déclare avoir vu.

— Non, objecte Clementi. Ce n’est pas ce que j’ai dit.

— Je ne comprends pas.

— Le docteur Clementi est prêt à expliciter ses propos, intervient le président. Mais pas dans l’immédiat. Il y va de la sécurité nationale. » Et il regarde brièvement dans ma direction, comme si je représentais une quelconque menace.

Impossible de m’en empêcher : le sang me monte au visage. Qu’ils aillent se faire foutre, qu’ils aillent tous se faire foutre.

Clementi reprend la parole. « Avant de vous donner mon avis sur le sujet, j’aimerais poser quelques questions supplémentaires à la soldate Walders. Vous nous avez été d’une aide précieuse, soldate Walders, et vous avez fait preuve de patriotisme en rapportant votre aventure à votre sergente. Dites-moi, vous êtes-vous rendu compte que ce que vous avez vu était obligatoirement illégal ?

— Bien sûr, monsieur.

— Vous saviez qu'à seulement tenter n'importe quelle espèce de croisement entre l'homme et l'animal, on s'expose aux peines les plus sévères ?

— Oui, monsieur. » Ne l'ai-je pas entendu déclarer que c'était de toute façon impossible ? Tout cela me plonge dans la plus grande perplexité.

« Et vous saviez d'après vos antécédents que si vous mentiez de nouveau à vos supérieurs vous perdriez toutes vos chances d'entrer dans l'armée régulière après votre service national ?

— Oui, monsieur. » Ma sergente m'avait dit exactement la même chose, dans ses propres termes, bien plus crus. Et elle avait dû en informer le comité.

« Avez-vous vraiment envie d'entrer dans l'armée, soldate Walders ? poursuit Clementi.

— C'est ce qui m'importe le plus au monde, monsieur. Mon père était militaire. Je ne sais pas qui c'était, mais je sais au moins ça. Ma mère me l'a dit avant de mourir.

— Il est donc raisonnable de penser que vous n'avez aucune raison valable de mentir à votre corps d'armée, ou à ce comité, concernant ce que vous avez vu ? En fait, s'il était *prouvé* que vous avez menti, vos chances d'obtenir ce que vous souhaitez seraient réduites à néant, n'est-ce pas ?

— Je ne mens pas, monsieur. *Je ne mens pas.* »

Le président se renfrogne. « Docteur Clementi, je crains que vous ne vous égariez. Nous vous avons demandé de vous joindre à nous pour nous donner votre avis en qualité d'expert scientifique, et non pour établir les motifs et la crédibilité d'un témoin assigné à comparaître. Le comité souhaiterait que vous vous en teniez à votre domaine de compétence. Avez-vous d'autres questions d'ordre descriptif à poser à la soldate Walders ?

— Non, j'ai fini.

— Parfait. Dans ce cas, soldate Walders, le marshall va vous escorter jusqu'à votre unité. Il vous expliquera aussi le devoir de réserve concernant tout ce qui a été dit dans cette salle, et les sanctions encourues en cas de violation de ce règlement.

— Je n'ai aucune envie de...

— Ce sera tout, soldate Walders. »

Le marshall fédéral se tient juste à côté de moi. Je me lève, le visage congestionné, essayant de me convaincre de partir calmement. Nom de Dieu, c'est quand même un comité du Congrès – des huiles. Il y a plus de pouvoir dans cette salle que je n'aurai jamais l'occasion d'en rencontrer. Il faut que je parte calmement, sans rien ajouter, même si à l'intérieur, je bouillonne...

Je n'y arrive pas. Arrivée à la porte, je me retourne. « Si les vieux cons que vous êtes tentent quoi que ce soit pour me griller mes chances d'entrer dans l'armée régulière, vous le regretterez. Tous autant que vous êtes. Qu'importe le temps que ça me prendra ! »

De sa place, Clementi secoue la tête à mon adresse, mais il est trop tard. Le marshall me saisit par le bras et m'entraîne vers la sortie. Mais j'ai le temps de voir la connasse qui me harcelait sourire d'un air narquois. Elle a eu ce qu'elle cherchait : la preuve que je ne suis qu'une tête de lard insolente et incontrôlable qui ne mérite pas d'être écoutée. Et ça, c'est moi qui lui ai fait ce cadeau, bordel de merde...

Je viens de me griller dans les grandes largeurs.

(Fin de l'extrait.)

2030. La fertilité a chuté dangereusement. La vieillesse est devenue la norme, et les jeunes de précieuses ressources nationales.

Dans ce nouveau contexte mondial, la descendance devient une obsession.

Shana, orpheline, voit ses rêves d'intégrer l'armée voler en éclats lorsqu'elle entrevoit ce qu'elle n'aurait pas dû. Lancée dans une quête acharnée pour retrouver sa place, elle croise la route de Cameron, danseur de ballet qui n'a eu d'autre alternative que d'effacer délibérément sa mémoire. Ils trouveront secours auprès du scientifique Nick Clementi, qui craint d'avoir mis le doigt sur une grande conspiration.

Commence alors pour chacun d'entre eux un combat pour rétablir la vérité.

Jusqu'où est-on prêt à aller lorsque les enfants manquent à l'humanité ?

Nancy Kress est une autrice de science-fiction américaine. Sa novella la plus célèbre, L'une rêve l'autre pas, a été récompensée de nombreux prix dont le Hugo et le Nebula. Avec Les Hommes dénaturés, elle affirme sa position de lanceuse d'alerte et nous invite à questionner notre réalité.



À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 16 €
(clie)

En numérique : 8.99 €
(clie)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-911-3